

I. I. U.  
II  
1307  
L

N. IORGA

□ □ □

Les rapports entre la Hollande et  
l'Empire Ottoman au XVII-e siècle  
et au commencement du XVIII-e

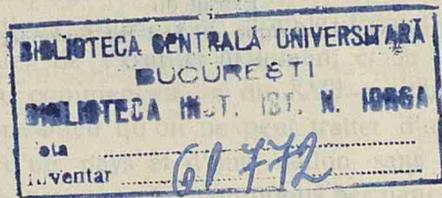


BUCAREST  
1937

N. IORGA

□ □ □

Les rapports entre la Hollande et l'Empire Ottoman au XVII-e siècle et au commencement du XVIII-e



BUCUREȘTI  
1937

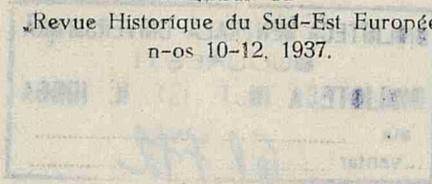
II 1307 L

LIBRARY

Les rapports entre la Hollande et  
l'Empire Ottoman au XVII<sup>e</sup> siècle  
et au commencement du XVIII<sup>e</sup>

Extrait du

„Revue Historique du Sud-Est Européen“  
n-os 10-12, 1937.



1937



## Les rapports entre la Hollande et l'Empire Ottoman au XVII<sup>e</sup> siècle et au commencement du XVIII<sup>e</sup>

Si j'ose toucher, dans cette vieille résidence de la Hollande, à un sujet que beaucoup de personnes peuvent prétendre connaître beaucoup mieux que moi et qui a été déjà traité avec une grande richesse de documents à l'appui par un des principaux historiens néerlandais, M. Heeringa<sup>1</sup>, dont j'ai donné jadis un compte-rendu pour les deux premiers volumes de son oeuvre si importante, — le troisième vient de paraître et je m'en occuperai —, c'est que, d'un côté, historien de l'Empire Ottoman, j'ai dû m'arrêter sur les relations entre cette grande formation politique, plutôt internationale, de l'Empire Ottoman, et la Hollande du XVI<sup>e</sup> siècle et du commencement du XVII<sup>e</sup>; d'un autre côté, comme je suis convaincu qu'on ne peut traiter d'un point quelconque l'histoire d'un pays et d'une nation sans connaître la vie générale de la nation et les conditions permanentes de l'État, j'ai cherché depuis longtemps, aussi comme professeur d'histoire générale et auteur d'un Essai de synthèse de l'histoire de l'humanité<sup>2</sup>, à connaître la nation hollandaise et l'État qu'elle est arrivée, par sa lutte contre la domination espagnole succédant à celle de la Maison de Bourgogne, à fonder.

J'ajoute aussi que, selon mon humble opinion, la place d'une nation dans l'histoire de l'humanité n'est pas déterminée par l'étendue de son territoire, car autrement il faudrait faire comme

<sup>1</sup> *Bronnen tot de geschiedenis van den levantschen handel*, I-III, La Haye, 1910 et suiv.

<sup>2</sup> *Bulletin de l'Institut pour l'étude de l'Europe Sud-Orientale*, 1916, pp. 105-131.

<sup>3</sup> Paris, 1926-1928, 4 vol.

dans telle entreprise allemande, celle de Helmolt, qui assignait un gros volume à l'histoire des Américains, la Grèce devant se contenter d'une centaine de pages, mais que cette place est déterminée avant tout par l'apport de chaque nation dans la vie générale de l'humanité.

Or, cette place pour la Hollande, qu'il ne faut jamais considérer comme un simple territoire européen, mais aussi sous le rapport de l'importance, si grande, de ses colonies lointaines, est assez grande pour que quiconque s'intéresse aux problèmes de l'histoire universelle doive y penser et chercher à la préciser.

Je m'intéresse à cette histoire aussi pour l'intérêt que je porte à toute littérature: qu'il me soit permis de dire que j'ai appris, depuis des dizaines d'années, le hollandais et que je suis capable de lire cette langue qui a donné à la littérature générale des poètes comme ceux du commencement du XIX-e siècle, Helmers, Bilderdyk, et des romanciers comme Van Lennep, vrai „Alexandre Dumas père“, de votre nation, dont je possède les œuvres complètes dans deux éditions dont l'une magnifiquement reliée en toile bleue et à ramages d'or.

Je vous remercie de votre sourire approbateur pour la part, si minime que j'ai prise, à la connaissance d'une civilisation aussi importante.

#### I.

Venant maintenant au sujet lui-même, je dirai d'abord quelques mots sur l'homme qui a fixé la place de la Hollande, non seulement dans la vie économique de l'Empire Ottoman, mais aussi dans d'autres domaines, comme celui de la propagande religieuse calviniste et aussi sur l'influence exercée sur la vie de l'Église orthodoxe qu'il a essayé, et réussi en partie, de diriger vers sa propre confession de foi.

Il s'agit de Cornelis Haga qui a été pendant de longues années, presque jusqu'à la fin de ses jours, d'abord simple missionnaire des Provinces-Unies, „orateur“, et plus tard résident reconnu par l'État et qui joua à Constantinople le même rôle que les représentants d'États plus anciens, dont la situation était depuis longtemps consolidée et dont les relations avec l'Empire Ottoman étaient essentielles, tandis que, dans ce cas, il s'agissait de les établir pour la première fois.

Je désirerais en savoir un peu plus sur la carrière antérieure de Cornelis Haga. Il est vrai qu'un livre récent parle des années de jeunesse de celui qui devait être un facteur si important du commerce de sa nation en Orient. Peut-être pourrait-on ajouter à cette biographie, la rendre plus ample pour mieux expliquer les qualités d'esprit dont il a fait preuve.

Mais ce qui m'intéresse ici, ce n'est pas autant sa personnalité humaine, ni les détails, qui sont depuis longtemps fixés, de son activité dans la capitale de l'Empire ottoman, que la raison pour laquelle il a pu se gagner, dès le commencement, cette place, si importante, alors qu'il représentait seulement l'envoyé accidentel d'un pays qui luttait encore pour son indépendance. Puisqu'il était à Constantinople une vingtaine d'années avant la signature des traités de Westphalie qui ont donné à l'Europe cet État nouveau des Provinces-Unies.

Il faut tenir compte d'abord, pour comprendre la situation toute particulière de Cornelis Haga, des contingences de l'Empire Ottoman lui-même et de la situation que pouvaient avoir à Constantinople les représentants des différents pays de l'Europe s'intéressant à la vie politique ou économique des Turcs.

L'Empire Ottoman était en pleine déchéance après la mort de Soliman le Magnifique, qui avait épuisé ses moyens de lutte et de domination.

Un Sultan ivrogne, Sélim, dont un contemporain, le chapelain protestant de l'Internonce, Gerlach allemand, dit qu'il est mort parce qu'„il a mangé trop de saucisses de mouton et bu trop de vin par-dessus“, *Er hat allzu viel Schepswürste gegessen und allzu viel Wein drauf getrunken*, est au commencement de la décadence. Son successeur, Mourad III, était un malheureux épileptique, cherchant à accumuler dans ses caves l'or en lingots qui aurait pu être plutôt transformé en monnaie pour payer les armées impériales.

Il n'y a eu un relèvement que sous le Sultan Mahomet III, qui a participé personnellement à cette guerre contre les Impériaux, les Habsbourg, qui a commencé en 1593, sous l'impulsion du Grand-Vizir albanais, Sinan, vrai chef de l'Empire à un certain moment.

Après la mort de Mahomet III, un jeune Sultan, dont le nom

d'Osman rappelle le fondateur de la dynastie et le créateur de l'État, a cru même pouvoir commencer une guerre d'initiative propre, car la guerre contre l'Empire avait été imposée non seulement par Sinan, mais aussi par certaines tendances de croisade qui régnaient en ce moment en Europe.

Osman est allé combattre sur le Dniester, à Hotin, mais cet élan de bravoure à l'ancienne manière amena sa chute. On n'était guère disposé à Constantinople, dans l'affaissement général des hommes politiques et des guerriers, à soutenir un Sultan d'aventures guerrières, cherchant des conquêtes dans les pays chrétiens du voisinage. Il a été tué et jusqu'à l'avènement du conquérant de Bagdad, du grand Sultan de la moitié du XVII<sup>e</sup> siècle, qui a été Mourad IV, il n'y a eu à Constantinople que des chefs à la disposition de leur mère, de leur femme ou de leurs favoris et une perpétuelle anarchie par la milice, elle-même déchue, des corps, jadis glorieux, des janissaires et de spahis.

On pense bien que, dans ces conditions, beaucoup de choses pouvaient être tentées, amenant même des résultats heureux pour le moment, qui n'auraient pu être même entamées à l'époque où il y avait un vrai gouvernement par l'autorité d'un empereur capable de défendre aux chrétiens, qu'il méprisait, toute tentative pouvant tourner au désavantage de l'Empire.

Voici donc la première raison de la réussite de Cornelis Haga. Les ambassadeurs pouvaient entreprendre n'importe quoi sans être gênés, non seulement par les Sultans, qui manquaient d'envergure et parfois d'équilibre mental, mais aussi par les Grands Vizirs, qui auraient été capables de les remplacer.

Venant maintenant à la représentation des pays européens à Constantinople pendant cette période où Cornelis Haga, malgré son manque d'expérience, — car il n'était que connaisseur du commerce de sa patrie —, arriva à dépasser sous plusieurs rapports les autres ambassadeurs, commençons par le représentant de l'empereur.

La croisade proclamée en 1593 avait continué pendant une vingtaine d'années, pour finir par une paix qui ne correspondait guère aux illusions qu'on avait nourries pendant quelque temps, espérant, avec l'appui du Pape, qui envoyait et l'argent et des épées bénies aux combattants pour le Christ, transformer Cons-

Constantinople en une Clémentine, d'après son nom, Clément VIII.

Après cette paix de Sitvatorok, l'Empire est resté plutôt humilié à l'égard des Turcs, qui avaient même espéré pouvoir faire du prince vassal de Transylvanie un roi de la Hongrie ressuscitée.

Du reste, l'empereur était obligé de ne pas entretenir à Constantinople une ambassade permanente, car il était, comme représentant de la chrétienté catholique, l'adversaire né de l'Empire ottoman, de sorte que, d'une ambassade solennelle à l'autre, il n'y avait qu'une internonciature, d'un prestige plutôt douteux, mais, avec le temps, dans des circonstances plus favorables que celles qui avaient suivi cette guerre non réussie pour la ruine de l'Empire ottoman, c'était une représentation diplomatique comme les autres.

Il y avait aussi un autre ennemi irréconciliable, héréditaire, de l'Empire ottoman, qui ne pouvait pas se faire représenter à Constantinople. C'était l'État même contre lequel combattaient les Hollandais, et c'est une autre raison pour laquelle Cornelis Haga a été bien reçu à Constantinople. L'envoyé de ces rebelles contre Philippe II était de ce fait même un ami de la Turquie.

L'Espagne se servait à Constantinople d'émissaires clandestins dont la plupart était des italiens, comme Marigliano. Rarement il y a eu un représentant attiré, un véritable ambassadeur espagnol, comme ce duc de San Clemente dont on a des rapports pour la fin du XVI-e siècle.

Venons maintenant au représentant du roi de France qui avait été, à l'époque de François I-er, considéré, à côté du Pape, comme le chef de toute la chrétienté et auquel on avait accordé, dans des capitulations qui n'ont eu aucun caractère politique, n'étant que la copie des privilèges de commerce accordés aux Génois, aux Vénitiens ou aux Catalans, le titre de Padichah.

Aussitôt que les guerres de religion ont commencé en France, la situation de ce pays, sur laquelle il y avait toujours des informateurs du côté des ennemis des rois très-chrétiens, a été beaucoup diminuée. Sous Henri III, il a fallu des années pour amener l'établissement en Valachie du protégé du roi, ce Pierre Boucle d'Oreille, dont le règne a fini en deux ans, malgré tout l'intérêt que pouvait avoir de Germigny, l'ambassadeur de France, à retenir sur le trône valaque son protégé. Plus tard, une autre

intervention au profit d'un prétendant à la couronne de Moldavie n'a pas réussi.

Sous Henri IV, on n'avait, à Paris, aucun intérêt pour ces choses de l'Orient ottoman, et on s'est borné à soutenir seulement de simple forme le prétendant malheureux dont il vient d'être question.

Ce qui était encore pire, c'est que Henri IV, qui n'entendait guère dépenser dans aucun domaine, laissait souvent son ambassadeur à Constantinople sans argent. Or, quelqu'un qui n'avait pas d'argent à dépenser était considéré chez les Turcs comme un très médiocre personnage. On verra bientôt à quoi s'est occupé, n'ayant aucune mission politique, tel représentant de la France vers 1620, que Cornelis Haga a trouvé devant lui et qu'il a réussi à vaincre dans cette controverse religieuse à l'égard de la situation future de l'Église byzantine.

À la fin du XVI<sup>e</sup> siècle, l'importance de l'ambassadeur d'Angleterre était très grande. Les Turcs avaient le plus grand respect pour cette Puissance lointaine, d'une activité économique aussi grande, qui savait employer son argent largement pour des buts de prestige et d'envahissement économique. Le Sultan ne pensait-il pas, pendant cette époque, à je ne sais quelle alliance intime avec la reine Élisabeth qu'il croyait, lui aussi, presque pouvoir épouser ?

Seulement, si le premier de ces ambassadeurs, Hareborne, s'est maintenu jusqu'au bout dans son rôle, arrivant même à conclure une convention d'exportation avec le prince de Moldavie, Pierre le Perclus, son successeur, Édouard Barton, agit d'une autre façon. Il avait une politique personnelle, se mêlant de questions qui ne le regardaient pas et qui, en tout cas, ne lui étaient pas recommandées de Londres. Pendant la révolte du grand prince de Valachie, Michel-le-Brave, qu'il avait contribué à faire nommer, il est intervenu pour amener une réconciliation entre lui et le Sultan. Son influence en Moldavie, où régnait un autre protégé de l'ambassade anglaise, le prince Aaron, a été du même caractère.

Le Patriarche Oecuménique n'était pas sans rapports avec ce diplomate si agissant. On ne pourrait pas dire que Barton s'est compromis par des initiatives qui n'ont pas toujours été heureuses. Seulement, il a créé une tradition qui s'est continuée

jusque bien tard au XVII<sup>e</sup> siècle et qui faisait du représentant du roi d'Angleterre un facteur influent, bien que le premier des rois du XVII<sup>e</sup> siècle, Jacques, eût eu à l'égard de la Turquie la même attitude indécise et douteuse qu'il a observée à l'égard de tous les intérêts européens.

Il est bien certain, en tout cas, que les intérêts contraires à ceux du catholicisme ne pouvaient pas être représentés, au commencement du XVII<sup>e</sup> siècle, par cet Anglais qui pensait à bien autre chose : à son propre profit.

Tet était donc le monde diplomatique de Constantinople au moment où Cornelius Haga fit son apparition.

## II.

Passons maintenant au problème religieux qui agitait la chrétienté constantinopolitaine et même tout le monde orthodoxe à ce moment.

L'ambassadeur de France, de Césy, servait plutôt les intérêts des Jésuites, qui essayaient de refaire les pertes de la religion catholique en Occident. Ils ont visité la Russie, la Transylvanie, pour y rétablir l'ancienne influence du Pape, et ils se dirigeaient maintenant vers les Sièges patriarcaux d'Orient, espérant gagner les Grecs. De Césy a eu donc des candidats au Siège patriarcal oecuménique et, dans le même but de servir sa religion, il a entretenu une correspondance assez active avec les princes et les boïars de Valachie et de Moldavie.

Cette activité des Jésuites, soutenus par l'ambassadeur de France, a amené, du reste, des résultats assez importants, puisque, dans la seconde moitié du XVII<sup>e</sup> siècle, ceux qui avaient appartenu jusque-là au cercle d'activité des Franciscains italiens devenaient maintenant les clients des représentants de la nation française à Constantinople, de même qu'à Smyrne, sans parler du rôle, si important, que la civilisation française s'est gagnée, par suite de cette propagande religieuse, en Syrie, où il y eut pendant longtemps un établissement scolaire très fréquenté et une influence politique même sur les chefs de cette population.

Contre cette influence des Jésuites, Cornelis Haga soutint la grande personnalité du patriarche Cyrille Loukaris.

Originaire peut-être de Raguse, où il y avait des Luccari parmi la noblesse de cette petite république, Cyrille avait eu des rela-

tions très étendues en Égypte, en Valachie et en Transylvanie au moment où il montait sur ce Siègne oecuménique dont il voulait faire la grande puissance rénovatrice de sa nation grecque. En effet, il faut continuer à le considérer comme le représentant de cette grécité qui, après la chute de l'Empire byzantin, avait servi d'abord très humblement les Turcs, pour arriver, au XVI<sup>e</sup> siècle, à dominer, par un Michel Cantacuzène et par d'autres aussi, la vie économique de l'Empire, mais qui s'était transportée avec ses chefs dans les pays roumains, où elle a joué un rôle de plus en plus grand, de sorte qu'à Constantinople même il fallait autre chose que cette aristocratie pour représenter le point de vue byzantin et celui, de caractère déjà national, de la nation grecque.

Loukaris a été vicaire du patriarche d'Alexandrie. Il s'était transporté chez le grand prince de la Valachie, Radu Mihnea, qui avait été élevé à Venise et avait donc un horizon occidental bien différent de celui de ses prédécesseurs et de ses successeurs. Il avait même prêché en grec dans l'Église métropolitaine d'une des capitales de ces pays.

Comme, en ce moment, la Transylvanie avait un grand prince, représentant lui aussi en grande partie la conscience de sa nation, magyare, Gabriel Bethlen, qui était en même temps un représentant militant du calvinisme, on pense bien que tout cela devait amener peu à peu Cyrille Loukaris à une large tolérance à l'égard de la religion réformée et même à des concessions de dogme, qu'on ne pourrait pas préciser, qui ont été contestées, — mais pas niées par lui, — mais qui ont été aussi affirmées avec la plus grande vigueur à Genève et en Hollande, centres de cette activité de propagande.

Il a fallu la résistance de l'orthodoxie roumaine et de cette orthodoxie de la Russie polonaise qui est représentée par ce grand prélat d'origine roumaine, Pierre Movilă (Moguila), qui a été archevêque de Kiev, pour amener dans le petit synode de Jassy une déclaration de foi, publiée en grec et en slavon, qui a eu une si grande influence pour le maintien des anciennes traditions de l'Église orientale.

Dans une conférence donnée à la Faculté de Théologie protestante de Paris, j'ai essayé tout dernièrement de fixer le rôle de Cyrille et j'ai raconté l'histoire héroïque de ce combattant pour

la révision de l'orthodoxie qui n'a pu être écarté, par-dessus sa déchéance répétée, que par un assassinat.

Au moment où le patriarche réformateur disparaissait, l'influence de Cornelis Haga était elle-même en décadence ; il approchait de la fin de sa carrière et, en tout cas, il n'a pas trouvé, au milieu du clergé grec, ordinairement très médiocre, des agents pour les buts qu'il avait poursuivis pendant quelque temps.

### III.

Mais la situation que s'était gagnée la nation hollandaise à Constantinople et dans l'Empire Ottoman ne s'est pas arrêtée à la fin de cette carrière diplomatique, si riche et si heureuse. Seulement, dans la seconde moitié du XVII-e siècle, après une longue vacance, remplie en quelque sorte par des agents passagers, l'influence hollandaise en Orient a eu un autre caractère.

Elle ne s'est plus mêlée aux querelles religieuses et n'a plus cherché à s'appuyer sur les princes du Danube et sur le calvinisme envahissant de Transylvanie, qui a poursuivi son oeuvre, utile au point de vue de la langue d'Église et de la langue littéraire, aussi au milieu des Roumains de cette province. Il s'en est tenu au seul point de vue des relations économiques. Ces relations économiques ont été servies surtout par cet ambassadeur, Collyer, qui a eu aussi des rapports avec les princes roumains de cette époque. Telle princesse de la Valachie dont le mari venait d'être exécuté par les Turcs, la femme d'Étienne Cantacuzène, a confié à la comtesse Collyer, — puisque Collyer venait d'être créé comte de l'Empire des Habsbourg, — des sommes qui n'ont jamais été regagnées. Mais surtout Collyer a été le patron de toute une activité de commerce de la Hollande, qui s'est maintenue jusque bien tard au XVIII-e siècle.

Le succès de cette action est dû en première ligne au conflit économique qui s'est produit à cette époque entre la France et l'Angleterre. Colbert voulait créer aux draps de France un débouché important dans l'Empire Ottoman. Seulement il s'y est pris d'une mauvaise façon, se faisant représenter par de simples fonctionnaires et imposant même aux fabricants de ne vendre que certains produits d'après les indications du ministère et à un prix que le ministère aurait le droit de fixer, alors que les Anglais envoyaient des draps qui étaient demandés par



la clientèle orientale et étaient vendus dans leur commerce par les fils des grandes familles, qui commençaient par un apprentissage commercial le rôle qu'ils devaient jouer dans leur pays.

La France a été, bien entendu, vaincue dans les conditions imposées par le régime colbertien, et l'Angleterre a gagné une situation de beaucoup supérieure par suite de cette liberté de commerce et de l'influence exercée sur ce commerce par l'aristocratie anglaise.

Seulement, dans cette concurrence, la Hollande a pu se glisser, et pendant longtemps son commerce a été florissant. Ce commerce devait être patronné non seulement par l'ambassade de Constantinople, mais aussi par le consulat de Smyrne. Ce consulat était confié à des personnalités très actives, comme ce Français de naissance qui a été Hoche pied. Ce consul de Hollande dont j'ai publié une partie de la correspondance, de même que je l'ai fait pour certains ambassadeurs à Constantinople, avait ce qui a toujours manqué au consul de France et à celui d'Angleterre, une influence sur la population grecque elle-même. Il n'est pas inutile de faire remarquer que celui qui a cherché à donner une forme définitive à la langue grecque contemporaine, un grand philologue qui, établi à Paris, a fixé beaucoup de corrections aux textes grecs anciens que des savants à méthode ne pouvaient pas découvrir, Corai, originaire de Smyrne et qui a continué à mener toute une correspondance avec les siens, a été dirigé vers l'Occident par le consul de Hollande.

Et j'ajouterai que jusque bien tard, au XIX<sup>e</sup> siècle, il y avait comme confident du prince de Valachie, à l'époque de la guerre de Crimée, Barbu Stirbey, Keun, naturellement un Hollandais, et dont les relations avec l'Orient devaient venir de ce centre de Smyrne.

Et voici avec quoi je voudrais finir pour montrer combien a été profonde l'influence économique des Hollandais dans l'Empire ottoman.

Les Turcs employaient, à côté de leur monnaie, depuis longtemps mauvaise, les aspres contenant une quantité de plus en plus réduite d'argent, et on payait avec des aspres nouveaux demandant qu'on leur paie avec des aspres anciens, des monnaies occidentales. Parmi ces monnaies occidentales, il y en

a eu deux qui sont restées jusque bien tard, jusqu'à notre époque, comme représentant ce qu'on appelait en Occident français, au XIV-e siècle, le „besant“, c'est-à-dire cette monnaie supérieure à toutes les autres qui correspondait à l'ancienne monnaie d'or byzantine: d'un côté, pour l'argent, les thalers de Marie-Thérèse, qui se sont conservés jusque dans des familles paysannes du Danube, enfilés en colliers qui servent à montrer pendant les fêtes quel est le montant exact de la dot des jeunes filles. Ils se sont conservés jusqu'en Abyssinie, où maintenant ils servent dans le conflit italo-abyssin d'un côté ou de l'autre.

À côté de cette monnaie d'argent, il y en avait une d'or, qui a toujours été considérée comme la meilleure: c'est le ducat de Hollande qui arriva à vaincre celui de Venise, à un moment où en Occident les princes gagnaient sur la falsification de la monnaie, et on se rappelle que Frédéric II de Pruse se servait d'un banquier juif, Éphraïm, pour répandre une monnaie d'une valeur de beaucoup inférieure à son titre.

A cette époque, on en était arrivé à ne plus dire: ducat de Hollande; on disait tout simplement „hollandais“ et on faisait, vers la moitié du XIX-e siècle jusque dans les pays roumains des comptes avec des „hollandais“.

Tirons-en une conclusion: c'est que, malgré toutes les vicissitudes de la politique, lorsqu'un pays arrive à donner une chose honnête d'une façon permanente, ceci reste dans la conscience du monde entier.



Imprimerie  
„Datina Românească“  
Vălenii-de-Munte  
(Roumanie)

